

Ecrire | Roma

MARGUERITE DURAS



D
U
R
A
11


ODEON

THEATRE DE L'EUROPE

> aux Ateliers Berthier

Ecrire | Roma

MARGUERITE DURAS

mise en scène Jean-Marie Patte

avec Astrid Bas, Anthony Paliotti, Cheikna Sankaré

scénographie Philippe Marioge

lumière Marc Delamézière

costumes Raoul Fernandez et Framboise Maréchal

maquillages Odile Fourquin

assistant à la mise en scène Kimon Dimitriadis

et l'équipe technique de l'Odéon-Théâtre de l'Europe

PRODUCTION : Le Jardin, Odéon-Théâtre de l'Europe

REPRÉSENTATIONS : Odéon-Théâtre de l'Europe aux Ateliers Berthier, Petite Salle, du 20 janvier au 19 février 2005, du mardi au samedi à 20h, le dimanche à 15h (relâche le lundi).

DURÉE DU SPECTACLE : 1h

À LA LIBRAIRIE DU THÉÂTRE : l'essentiel des ouvrages de Marguerite Duras est en vente à la librairie du théâtre (hall d'accueil - Grande Salle).

Le bar de la Grande Salle vous accueille avant le spectacle.



Des casques amplificateurs destinés aux malentendants sont à votre disposition. Renseignez-vous auprès du personnel d'accueil.

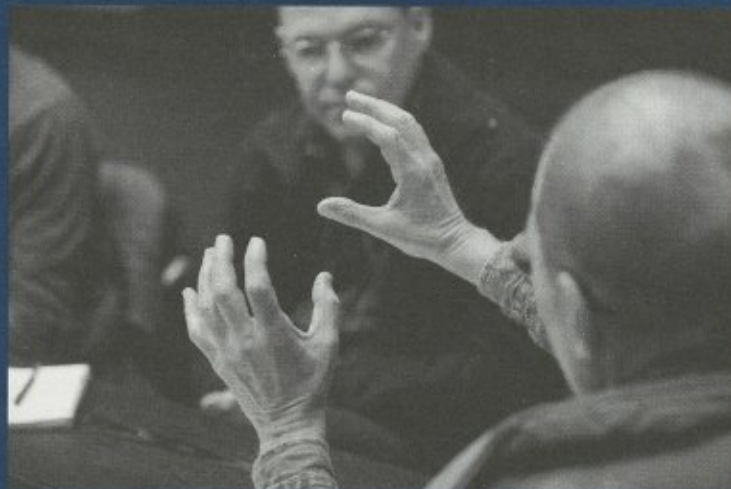
L'espace d'accueil est fleuri par **VALENTINE** fleuriste

Le personnel d'accueil est habillé par *agnès b.*

J'écrivais tous les matins. Mais sans horaire aucun. Jamais.
Sauf pour la cuisine. Je savais quand il fallait venir pour que ça bouille ou que
ça ne brûle pas. Et pour les livres, je le savais aussi. Je le jure. Tout, je le jure.
Je n'ai jamais menti dans un livre. Ni même dans ma vie. Sauf aux hommes.
Jamais. Et ça parce que ma mère m'avait fait peur
avec le mensonge qui tuait les enfants menteurs.

Marguerite Duras

Ecrire





Ecrire | Roma

MARGUERITE DURAS

Jean-Marie Patte y tenait : ce n'est pas un simple trait oblique, mais une barre verticale qui sépare les titres des deux textes dont se compose son présent travail. Mais peut-être, justement, qu'une telle barre, loin de les séparer, les convoque plutôt de part et d'autre d'un même axe. Ce qui serait ainsi suggéré, au moyen du contraire exact d'un trait d'union, ce serait donc qu'*Ecrire* et *Roma* s'appellent et se répondent à la façon de deux reflets ou de deux pôles — secrètement complémentaires et symétriques, traversés par un même courant. Autrement dit : tenus à la fois, d'un seul et même mouvement, ensemble et à l'écart.

Qu'un tel lien paradoxal se noue entre ces deux courts textes, leur mise en œuvre théâtrale le confirme. Dans *Ecrire*, la femme qui parle de sa solitude n'est pas seule au plateau. Un homme est là, assis immobile, qui l'écoute peut-être. Elle ne s'adresse pas à lui ; elle ne l'ignore pas non plus. Tous deux sont calmes, une sérénité respectueuse semble les habiter — qui ne va pas sans quelque léger éclat de malice, parfois, au coin de l'œil (parfois aussi un troisième personnage intervient, porteur d'une autre voix encore — celle de Cheikna Sankaré —, comme pour mieux lier leurs deux textes par une ponctuation commune, donner plus de relief à l'un de leurs plans, ouvrir l'unité qu'ils forment sur un autre espace et un autre temps). Cette femme et

cet homme paraissent — comment nommer cela — ensemble sans l'être : disons faute de mieux que dans leur rassemblement, il y a un peu de jeu. Comme si l'un naissait du songe informulé de l'autre, tout en étant pourtant, et depuis toujours, déjà là.

De l'homme, on reparlera plus bas. Quant à la femme qu'interprète Astrid Bas, à mesure qu'elle évoque devant nous sa demeure, surgissent et passent dans sa parole toutes sortes d'êtres, de mots et de choses, qui paraissent d'abord hétéroclites : des coquilles d'huîtres et un rosier fabuleux, des enfants sur un étang gelé, le mot « dépense », un unique nom propre, des pétales vieux de quarante ans, une mouche qui agonise et agite une dernière fois ses ailes « dans un ciel inconnu et de rien », le ciel sans exemple que la mort étend sur chacun. Mais dès lors que l'on consent à ce faux désordre, à cette façon de dériver et de lâcher prise quitte à repasser plus tard par un point semblable, on entrevoit peu à peu, comme à travers des esquisses superposées, que cette parole flottante ne fait pas que charrier des fragments de mémoire rompue, mais qu'elle étève aussi, élabore et recompose dans l'abri de la voix un espace familier et sa patine de presque un demi-siècle.

Ou plus profondément encore, le réel. Le réel avec ses saisons, avec tels végétaux dans le petit parc, avec un massif près de la fenêtre planté pour



cette femme par un homme dont le nom n'a pas été imaginé. Le réel avec son histoire, avec ces soldats allemands que cette femme, Marguerite Duras, a exécrés, avec les détritres qu'ils ont enterrés dans le jardin. Avec cette mouche, aussi, dont les dernières minutes furent un fait, un événement singulier qui à son heure a troué le temps du monde, une mort unique minutieusement observée et consignée. Mais «réel» est-il bien le terme qui convient ? Sans doute, pourvu cependant que l'on précise que ce monde-là, tel qu'il est habité par Duras, est aussi un monde d'écriture. Dans ce monde-là, les pattes de la mouche écrivent littéralement sa mort. La maison de Neauphle, telle qu'en elle-même enfin *Ecrire* la restitue, est pleinement et en tous sens une maison de mots. Et cette femme devant nous, du seul fait qu'elle parle, est déjà en train d'écrire sa parole (remarque qu'il faut prendre au pied

de la lettre : le livre intitulé *Ecrire* est né de la retranscription retouchée de propos que Marguerite Duras improvisa devant la caméra de Benoît Jacquot). *Ecrire*, être, exister, paraissent ici devenir parfois presque synonymes — à condition de considérer que chez Duras, l'existence se définirait comme ce qui creuse l'existence, de même qu'écrire consiste, dit-elle, à se mettre en quête de ce qu'on écrirait si on écrivait. *Ecrire* : à la fois une activité déterminée au sein de notre monde, presque un métier parmi les autres, et une expérience privée, comparable à nulle autre, l'ouverture à une solitude en laquelle le réel — ici encore à tous les sens du terme — est éprouvé. Cette expérience de l'être-en-écriture dont *Ecrire* nous entretient, *Roma* l'illustre-t-elle ? Les deux textes sont-ils à opposer comme la fiction l'est au réel ? A première vue, on pourrait le supposer. Dans *Ecrire*, c'est réellement

la voix de Marguerite Duras qui est consignée ; dans *Roma*, le lecteur a le sentiment d'accompagner désormais le progrès silencieux de l'invention de l'écrivain, d'assister auprès d'elle à l'affleurement d'une fiction rêvée, à mesure qu'elle en précise d'abord le décor, non loin de la Piazza Navona, puis qu'elle laisse ses personnages se rencontrer et poursuivre leur entretien dans la nuit — entretien au cours duquel ils laisseront à leur tour la fiction et le rêve advenir. Mais il y a plus, car ce dernier détail est essentiel. Dans *Roma*, en effet, Marguerite Duras nous propose de surprendre pour ainsi dire sur le vif, au fil d'une conversation pareille à une confidence, comment un certain jeu (de séduction, peut-être) en vient à susciter les fantômes d'autres amants presque légendaires, et comment un homme et une femme, pour mieux s'atteindre, rêvent l'un pour l'autre de ce qu'est le désir ou la perte en réinventant de concert ce que durent

être les détails informulés d'une très vieille histoire : celle de l'amour entre un général vainqueur et la reine dont il fit sa captive. Deux voix, en somme, se laissent transporter, mettent en suspens leur situation et jusqu'à leurs corps, dissipent leur identité afin de rejoindre (ou de laisser revenir) ensemble les deux figures absentes qui seront en fin de compte comme les visages de leur vérité — une vérité qui n'aurait pu être atteinte ou vécue d'autre façon. Ainsi, une fois encore, c'est par l'écriture (fût-elle vocale) que le réel selon Duras se réalise : *Roma* et *Ecrire* témoignent du même monde. Si donc le second texte vient s'inscrire dans le droit fil du premier, s'il le complète aussi bien, c'est qu'il noue avec lui un rapport qui n'a rien de gratuit, et non pas simplement parce que l'homme en scène nous présente un échantillon concret de l'écriture dont la femme en scène nous avait tant parlé ; c'est parce que *Roma* nous permet d'aborder





le travail d'écrire non plus de l'extérieur, en simples témoins de la maison qui l'abrita ou des commentaires de son habitante, mais à partir d'un versant intime et nocturne dont le secret, dans *Ecrire*, est souvent suggéré sans jamais être tout à fait trahi.

Roma, comme on voit, ne fait pas que s'ajouter à *Ecrire*. Ce n'est pas seulement le premier texte qui prépare à l'écoute du second. C'est aussi, en quelque sorte, l'inverse : quelque chose de ce qui se joue dans le second paraît réagir sur le premier et en modifier après coup notre perception. Et cela, le travail de Jean-Marie Patte le fait sentir d'entrée de jeu. Dès *Ecrire*, nous l'avons vu, la solitude de la femme a un témoin. Mais surtout, dans *Roma*, alors que

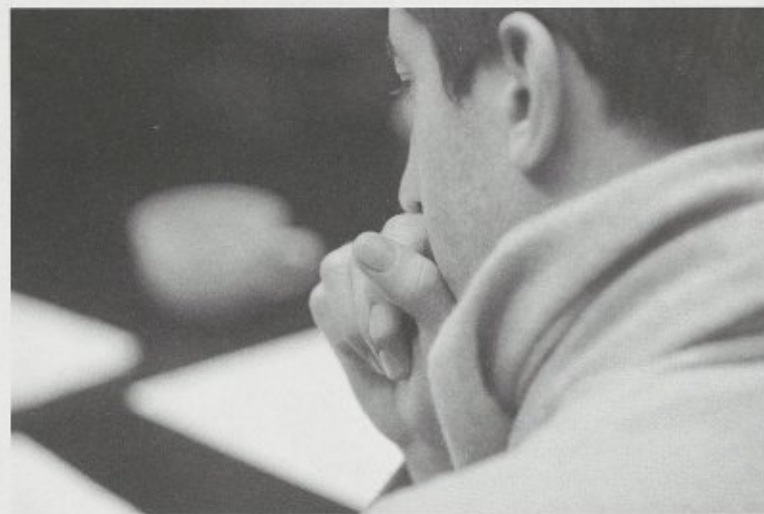
l'écriture de la fiction amoureuse opère à deux ou trois voix, Jean-Marie Patte a eu d'emblée l'intuition qu'il confierait ce dialogue à un seul comédien. Comme si les deux voix, féminine et masculine, n'en faisaient au fond qu'une seule. Ou mieux encore, comme si elles pouvaient brouiller leurs frontières, se pénétrer, se rejoindre ou se traverser, pareilles à des rides à la surface d'une eau très calme. Et comme si, par ce biais, la mise en suspens des corps dans la nuit romaine se propageait du texte jusque sur la scène, sous nos yeux. Déchiffrées sur le visage étrangement impassible d'Anthony Paliotti, les répliques des deux personnages tendent dès lors à se confondre tout en restant pourtant distinctes ; on ne sait plus si le comédien incarne successivement l'homme et la femme, ou la simple possibilité de les rendre l'un et l'autre présents, de passer de l'un à l'autre au gré de sa parole, de transformer leurs identités trop nettement séparées en intensités susceptibles d'être mêlées, dosées et parcourues librement au sein d'une même partition.

On comprend mieux, dès lors, en quoi le rapprochement d'*Ecrire* et de *Roma* a pu inspirer un artiste aussi exigeant et rigoureux que Jean-Marie Patte. Non seulement l'association de ces deux textes permet de rendre sensible, avec la plus grande économie de moyens, les paradoxes durassiens de l'écriture et de l'identité, mais les figures qu'on y voit passer s'y dessinent et s'y défont dans la concentration et la légèreté d'un trouble et d'un beau silence qui ne peuvent, en effet, se déployer qu'en scène. Et pour peu que l'on accepte de se laisser à son tour transporter par le vertigineux mouvement sur place que la scène permet de provoquer, l'on se

prend à songer à son tour : si cet être rêvant de Rome à haute voix est semblable à l'écrivain composant son texte, alors peut-être qu'en retour la voix de l'auteur qu'*Ecrire* nous présente n'aura pas été moins hantée — peuplée depuis toujours d'autres voix multiples et anonymes, voire de cris — que celle de l'acteur au statut incertain qui nous offre *Roma*. Et peut-être encore que tous deux, l'auteur et l'acteur, tels que la scène les réunit, constituent ensemble

un couple à l'image de celui que forment l'homme et la femme près de la Fontaine des Fleuves, mais aussi, bien avant leur temps, les antiques amants dont la légende est, par leur rencontre, réinventée. Ensemble, en somme, à la manière des deux textes réunis dans le spectacle : se faisant discrètement signe, côte à côte, dans la tension de la plus grande simplicité.

Daniel Loayza



› Autour de Marguerite Duras

Mardi 25 janvier, au Forum des Images — LE PARIS DE MARGUERITE DURAS :

14h30 : *Des journées entières dans les arbres* de Marguerite Duras avec Madeleine Renaud, Jean-Pierre Aumont, Bulle Ogier / 16h30 : Six reportages du magazine télévisé des années soixante *Dim Dam Dom*, avec la collaboration de Marguerite Duras, journaliste d'un jour / 19h : *Césaire* suivi du *Navire night* de Marguerite Duras avec Bulle Ogier, Dominique Sanda, Mathieu Carrière / 21h : *Une aussi longue absence* d'Henri Colpi avec Alida Valli, Georges Wilson. Renseignements au 01 44 76 63 14. Entrée gratuite pour les abonnés de l'Odéon sur présentation de la carte.

Forum des Images, Porte Saint-Eustache – 75001 Paris

L'actualité

DE L'ODÉON-THÉÂTRE DE L'EUROPE

> aux Ateliers Berthier

> GRANDE SALLE

13 JANV. > 5 MARS 05

Hedda Gabler

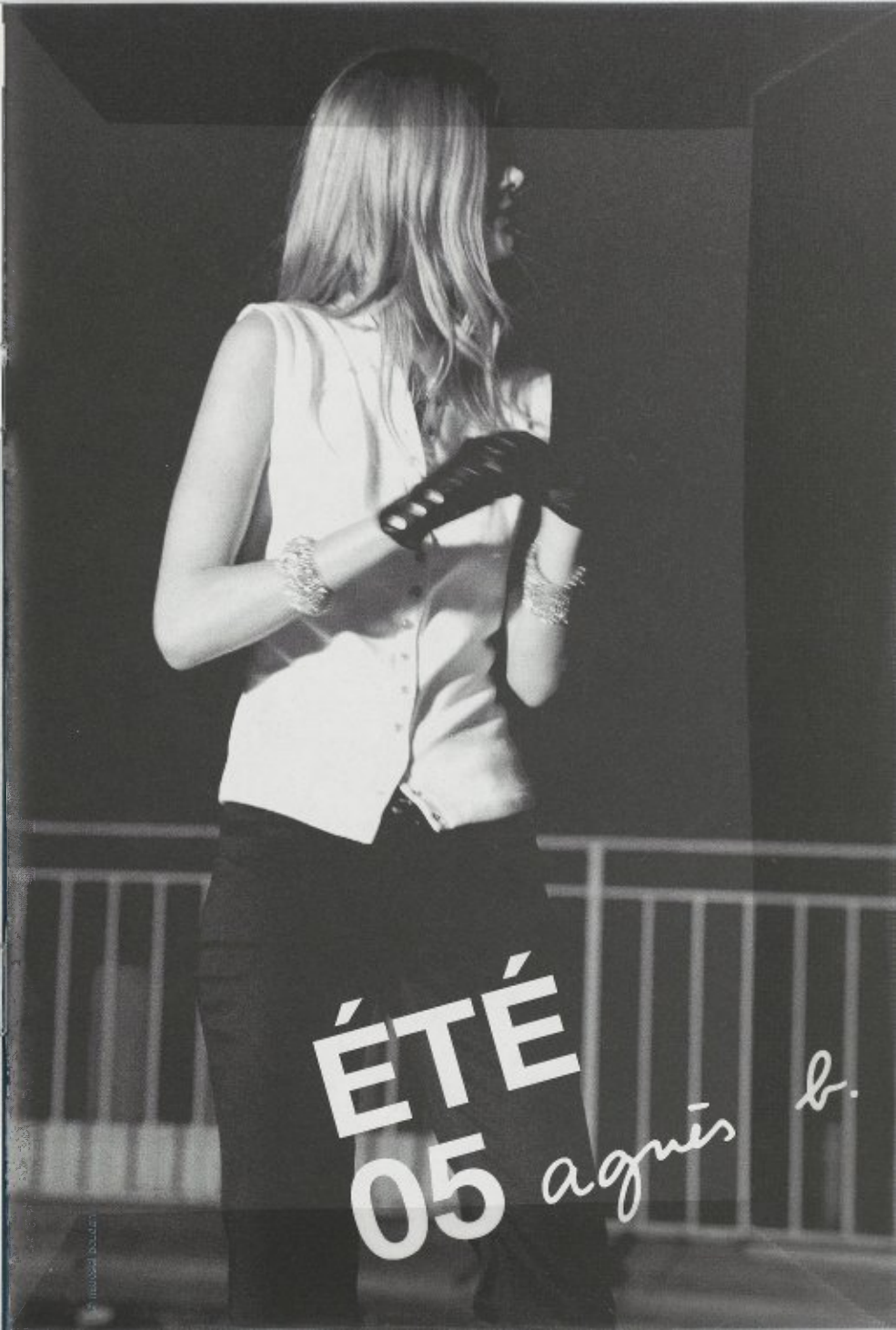
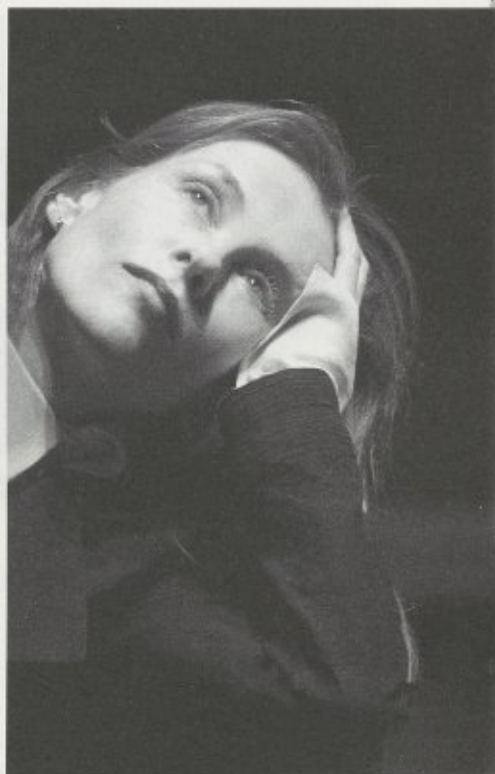
d'HENRIK IBSEN

mise en scène ERIC LACASCADE

avec ISABELLE HUPPERT, PASCAL BONGARD, CHRISTOPHE GRÉGOIRE, NORAH KRIEF, ELISABETTA POGLIANI, JEAN-MARIE WINLING

A peine revenue de son voyage de nocces, Hedda entre chez elle pour n'en plus ressortir. Epouse, mère, maîtresse, autant de figures imposées d'une existence qu'elle s'obstine à refuser — au risque de la dévastation. Sous les apparences de ce chef-d'œuvre du drame moderne, Eric Lacascade a deviné l'acuité d'une tragédie : pour l'incarner, il a fait appel à Isabelle Huppert.

Représentations : du mardi au samedi à 20h, le dimanche à 15h, relâche le lundi.



ÉTÉ
05 *agnès b.*

saison 2004 / 2005

- 21 sept. > 2 oct. 04 **Le Jugement dernier**
d'ÖDÖN VON HORVÁTH / mise en scène ANDRÉ ENGEL
- 23 sept. > 23 oct. 04 **L'Illusion comique**
de PIERRE CORNEILLE / mise en scène FRÉDÉRIC FISBACH
- 4 > 27 nov. 04 **La Rose et la hache**
WILLIAM SHAKESPEARE — CARMELO BENE
mise en scène GEORGES LAUDANT
- 6 > 14 nov. 04 **Carmelo Bene cinéma - rencontres**
- 11 > 14 nov. 04 **Amleto,**
la veemente esteriorità della morte di un mollusco
de ROMEO CASTELLUCCI / SOCIETAS RAFFAELLO SANZIO
- 26 nov. > 4 déc. 04 **Rodzeństwo Ritter, Dene, Voss** (en polonais, surtitré)
(Déjeuner chez Wittgenstein)
de THOMAS BERNHARD / mise en scène KRYSTIAN LUPA
- 7 > 19 déc. 04 **Eraritjaritjaka** musée des phrases
spectacle musical d'après des textes d'ELIAS CANETTI
mise en scène HEINER GOEBBELS
- 13 janv. > 5 mars 05 **Hedda Gabler**
d'HENRIK IBSEN / mise en scène ERIC LACASCADE
- 20 janv. > 19 fév. 05 **Ecrire à Roma**
de MARGUERITE DURAS / mise en scène JEAN-MARIE PATTE
- 12 mars > 16 avril 05 **Peer Gynt**
d'HENRIK IBSEN / mise en scène PATRICK PINEAU
- 28 > 30 avril 05 **Philomela** (en anglais, surtitré)
musique de JAMES DILLON / mise en scène PASCAL RAMBERT
- 11 > 21 mai 05 **Paysage après la pluie**
un spectacle de MOÏSE TOURÉ
- 23 > 30 mai 05 **Seemannslieder** (en hollandais, allemand et français, surtitré)
(La Bonne espérance)
un spectacle de CHRISTOPH MARTHALER

01 44 85 40 40 / theatre-odeon.fr